

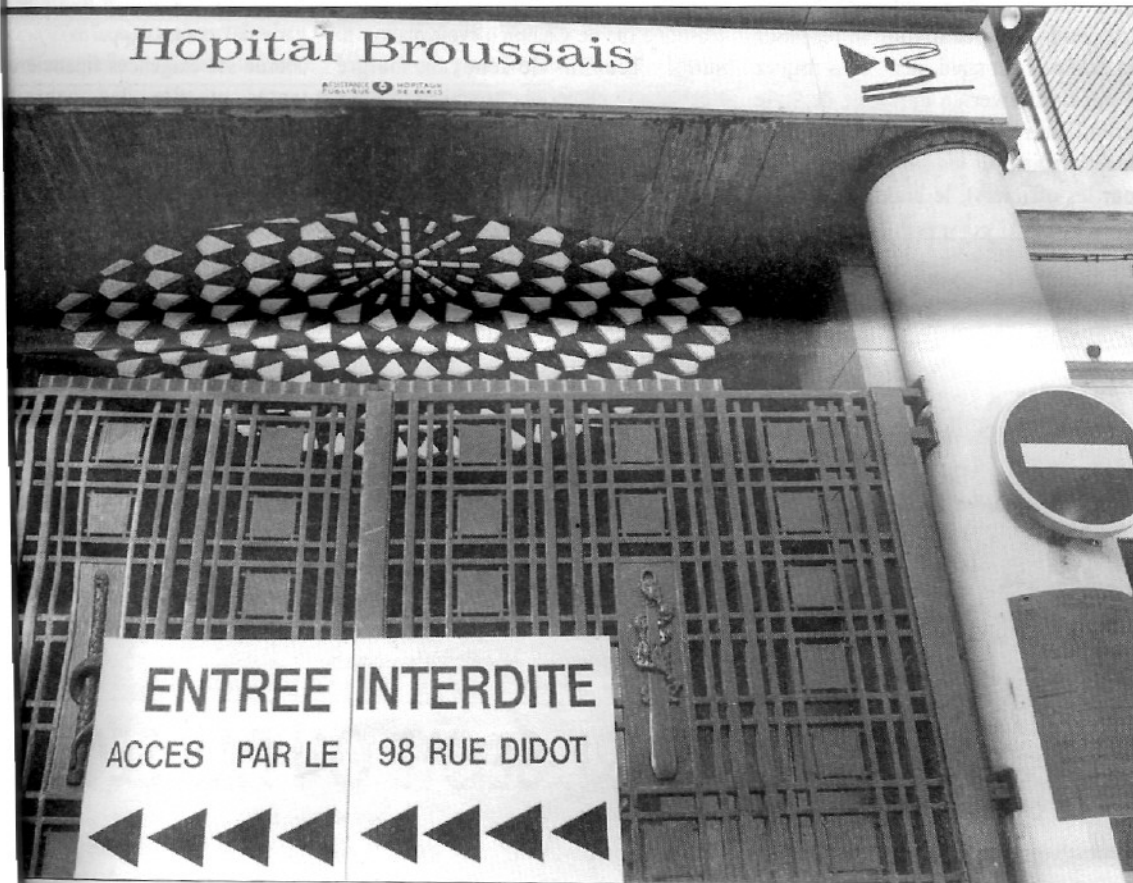
La Page

du 14^e arrondissement

Mont Parnasse au Mont Rouge

N° 29 - 8 F

SSAIS : MORT RDONNANCE



cisme

LES SECTES EPINGLEES

La Nouvelle Acropole, la secte Moon et le Mouvement humaniste sont à l'honneur d'un rapport parlementaire. Morceaux choisis page 2.

URBANISME: CONTRE-PROJETS

Ils ont des idées, mais ne sont pas toujours écoutés... Des architectes du quartier ont travaillé sur des projets alternatifs, pour le site de la ZAC Alésia-Montsouris et du passage Tenaille (lire page 3).



DES ECRIVAINS PARI NOUS

Du polar à la poésie en passant par le roman, rencontre avec des écrivains, nos voisins (lire page 6 et 7).

LES LETTRES DE MON MOULIN

Dans une ambiance chaleureuse, le soutien scolaire permet aux enfants du Moulin-de-la-Vierge de surmonter leurs difficultés (lire page 8).

FETE DE LA PAGE

Comme les années passées, La Page organise une fête de rue

UN ECRIVAIN A LA PAGE

Béatrice Hammer a eu les honneurs de la presse nationale pour son roman « La Princesse japonaise ». La Page, à laquelle elle participe depuis de nombreuses années, a voulu en savoir plus sur ce roman, son auteur et... sa collaboratrice.

« La Princesse japonaise », un titre de conte de fées qui tourne au cauchemar et traite du sujet douloureux de l'absence, celle d'une mère partie quand la narratrice avait deux ans, celle d'un père resté un petit garçon au comportement trouble, sous haute dépendance de sa mère. Cette dernière que la narratrice appelle « la Vieille » est, au contraire, omniprésente et sa langue, qu'elle passe constamment entre ses lèvres, fait des ravages.

La Page : En lisant votre roman, j'ai pensé à Folcoche d'Hervé Bazin, à la diaphane près que dans votre livre, il s'agit de la grand-mère. Pensez-vous que la ligne donne la force de s'en sortir ?

B.H. : La haine est certainement un moyen pour la narratrice de s'en sortir. Entre autre, c'est cela qui l'aide à grandir. Mais je pense que, si elle a la force d'avoir une telle haine, une haine constructive, c'est parce qu'on aime. Si elle arrive à être aussi forte, y compris dans sa haine, c'est parce qu'elle a reçu beaucoup d'amour de son père et de sa grand-mère. Au fond d'elle, sa grand-mère est vivante qu'elle agit pour le bien de la narratrice et, d'une certaine manière, elle n'a pas pu puisqu'elle arrive à lui tremper le caractère. Évidemment pour qu'elle parvienne à résister, c'est elle-même. Je pense par contre que si on

ne reçoit pas du tout d'affection, d'amour, on n'arrive même pas à avoir la force de haïr. Il y a une blessure telle, il y a trop de souffrance pour que cela soit de la haine.

Qu'est-ce qui vous a amenée à écrire ce livre ?

B.H. : Jusque là j'avais écrit des nouvelles. Je voulais faire un roman et je cherchais un sujet tout en me demandant si j'en étais capable.

J'avais lu « Tintin et les secrets de famille » écrit par un psychanalyste, Serge Tisseron et j'avais surtout trouvé intéressante la manière dont il analyse comment certains secrets de famille sont intégrés dans une oeuvre littéraire.

Je voulais aussi écrire sur l'adolescence qui est une période charnière, celle où l'on devient soi-même.

Quelle est la part de réalité dans votre livre ?

B.H. : Il ne s'agit pas du tout de mon histoire, la narratrice n'est pas moi. J'ai, bien sûr, emprunté des éléments de réalité à mon entourage proche, notamment pour l'abandon et l'effet que cela produit sur l'histoire d'un enfant, mais ce n'est pas une histoire précise que l'on m'aurait racontée.

Ce n'est donc pas un roman autobiographique ?

B.H. : Non, mais tout le monde le pense. Il est vrai que les premiers romans sont souvent autobiographiques mais les gens qui me connaissent savent que ce n'est pas ma vie. Pourtant, même dans ce cas, c'est très drôle, il arrive que des gens se demandent si, au fond, ce ne serait pas vrai. Ils se disent que je ne peux pas avoir inventé tout cela...

C'est ce qui fait la force du roman car on pense effectivement à du vécu. Et ce n'est pas si évident, lorsqu'on ne l'a pas vécu, de faire passer à ce point-là la douleur de l'absence.

B.H. : En fait, je pense que cela doit être plus difficile de la traduire quand on l'a vécu car il faut, pour donner l'impression de vérité, une distance. Il ne faut pas être soi-même submergé. C'est la même chose pour un acteur qui doit transmettre l'émotion au spectateur : il ne doit pas être lui-même envahi par l'émotion, car, alors, il ne la communiquerait plus, il « serait » lui-même cette émotion, et le spectateur ne serait plus concerné.

Que représente l'écriture dans votre vie ? Quel a été votre parcours ?

B.H. : J'ai toujours adoré lire et c'est à l'adolescence que j'ai eu envie d'écrire.

J'ai commencé à écrire des nouvelles vers l'âge de 17 ans.

J'ai longtemps écrit dans l'ombre en ne montrant mes textes qu'à un petit cercle d'amis. Et puis mon mari, Armand, m'a incitée à participer à un concours de nouvelles organisé par Radio France International. J'ai obtenu un premier prix. Cela m'a encouragée à continuer.

Si vous deviez en quelques mots résumer votre livre pour nos lecteurs, que diriez-vous ?

B.H. : C'est une double quête de vérité et d'identité, puisqu'en cherchant sa mère la narratrice se trouve elle-même. C'est le passage de l'enfance à l'âge adulte, et l'histoire de quelqu'un qui se trouve soi-même en cherchant quelqu'un d'autre.

Et quelle est la place du père ?

B.H. : Il est très maltraité dans le livre mais je pense qu'en fait il a une grosse

Née dans le 14^e où elle habite toujours, Béatrice Hammer, a fait des études de statistiques et a complété ensuite sa formation par un DESS de sociologie à Sciences Po.

Elle est chercheur en sciences sociales à la Direction des Etudes et Recherches de l'EDF.

Tout d'abord fidèle lectrice de La Page, elle contribue à la rédaction du journal depuis 1990 et en est actuellement directrice de la publication.

Son roman « La princesse japonaise » a obtenu le prix Goya du lycée de Castres et le prix du premier roman de l'université d'Arras.

importance, justement parce que comme je le disais au début, il aime réellement la narratrice. C'est grâce à cet amour engrangé qu'elle aura la force de lui résister quand il deviendra un peu malsain...

Sur le personnage lui-même, c'est un fils de mère abusive avec sûrement beaucoup de qualités, mais complètement étouffé par sa mère.

Qu'avez-vous ressenti quand le dernier mot a été écrit ?

B.H. : En fait, j'ai retravaillé deux fois la fin et je ne sais donc pas dire précisément quand j'ai terminé. Je suis très contente d'avoir réussi à écrire un roman. C'était une sorte de défi que je m'étais lancé, un rêve que j'ai réalisé.

Avez-vous d'autres livres en projet ? Sur quels thèmes ?

B.H. : J'écris actuellement un livre qui se passe en Afrique dans le milieu des coopérants. Il sera très différent du précédent.

Entretien réalisé par Chantal Huret pour